

L'ESPERANCE CHRETIENNE DANS LA CRISE DES VALEURS ET DES IDEOLOGIES⁽¹⁾

Samuel BENETREAU

Le spécialiste, dit une gentille ironie, en sait de plus en plus dans un domaine de moins en moins étendu. Jusqu'à tout savoir sur rien ! Mais il n'en va pas de même du grand spécialiste. De sa maîtrise en sa spécialité, il ne fait pas une bulle protectrice, mais un tremplin. Il démontre une magistrale aisance sur les questions les plus générales. Ainsi de Samuel BENETREAU, professeur émérite de Nouveau Testament à la Faculté de Théologie Evangélique : nul besoin de souligner ses compétences d'exégète, offertes au public dans ses commentaires rigoureux sur plusieurs épîtres (Hébreux, Première et Deuxième de Pierre, Jude – dans la série CEB éditée par la Faculté) mais beaucoup de lecteurs s'émerveilleront ici, sur l'espérance, de l'ampleur et de la richesse de sa vision.

Sur l'un des plus beaux sujets qui se puissent traiter, le professeur BENETREAU signe l'un des plus beaux textes qu'il nous ait donnés.

L'apôtre Paul risque un jugement contestable lorsqu'il déclare à propos des païens : « Ils n'ont pas d'espérance » (1 Th 4.13), ou encore ils sont « sans espérance et sans Dieu dans le monde » (Ep 2.12). On lui objectera que l'être humain ne peut faire autrement qu'espérer, sans quoi il se suicide ! La sagesse populaire le perçoit bien : « L'espoir fait vivre », « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Paul, accordons-lui ce crédit, n'ignorait pas les attentes du cœur de l'homme. Sa culture l'informait aussi de l'existence d'espérances rivales. La mythologie grecque promettait les champs élyséens aux héros et aux vertueux. Les religions à mystères, concurrent plus redoutables, offraient aux initiés des visions de bonheur en cette vie et après la mort. Mais, pour l'apôtre, il n'y a d'espérances trompeuses ou petits espoirs.

On note d'ailleurs que la fragilité des espérances humaines n'avait pas échappé aux penseurs de l'antiquité. Ainsi le réalisme des stoïciens se méfiait de l'espérance, qui se souvent déçoit et fausse les calculs. Sénèque est formel : « La crainte fait suite à l'espérance »⁽²⁾. Pour lui, elle perturbe les rapports sociaux : « Recherche, dit-il encore, les divers mobiles qui portent l'homme à perdre son semblable ; tu trouveras l'espérance, l'envie, la haine, la crainte, le mépris... ». L'espérance serait l'un des maux que la curiosité de Pandore, la femme originelle, aurait laissé échapper en soulevant le couvercle de la jarre fatidique.

A l'évidence, l'espérance est un bien ambigu. Ce n'est pas une possession indiscutable. Elle se réfère à un avenir que nous ne maîtrisons pas... Sa qualité est en rapport étroit avec la nature de son objet, et aussi avec la part que nous-mêmes (ou d'autres...) pouvons prendre à sa réalisation. Rien n'empêche de rêver de devenir un très grand artiste, un savant mondialement connu, un des maîtres du monde. Les chances de succès sont minces. Mais je peux espérer faire un beau voyage à l'étranger l'été prochain : c'est beaucoup moins aléatoire et je peux économiser en vue de cet objectif. Parce qu'il est convaincu de la solidité unique du fondement et de l'objet de son attente, Paul se permet de dénoncer les autres espérances.

I- La gravité de la crise

Je ne m'étendrai pas sur les aspects de la crise dont tout le monde convient, aspects économiques, sociaux. La profondeur du malaise se mesure au fait que les représentations mentales elles-mêmes sont atteintes. Crise des **valeurs**, dit-on. Si l'on entend par valeur ce qui, dans une société donnée, est considéré, par un large consensus, comme juste et bon, le constat s'impose. Il y a crise par disparition : que sont devenues des valeurs comme la nation, l'honnêteté scrupuleuse, le souci de la vérité, la pudeur, etc. ? Quand il n'y a pas pure et simple disparition, on doit diagnostiquer une anémie pernicieuse : pour la famille, par exemple. On pourrait rétorquer que certaines valeurs ont survécu et affichent même une santé insolente. C'est le cas de ces valeurs, ornements obligés de tout discours public, la justice, la liberté, l'environnement. Il me paraît plus juste de parler d'enflure malsaine et de déformations que de bonne santé. On invoque la justice surtout quand on s'estime soi-même lésé. La revendication de liberté couvre fréquemment les refus de solidarité et de responsabilité. Le culte de la nature ne coïncide pas nécessairement avec un véritable souci de l'homme.

Crise des **idéologies**, ajoute-t-on. Ces systèmes d'interprétation du monde à visée essentiellement concrète, se situant dans le domaine du socio-politique, passent en effet par de dures épreuves. Les deux idéologies porteuses des dernières décennies, la foi dans une inéluctable amélioration des conditions d'existence par le progrès scientifique et technique et le socialisme marxiste, ont perdu leur crédibilité sous le poids des faits. Le libéralisme, aux ambitions plus modestes d'ailleurs, prend bien péniblement le relais. Un observateur du monde économique et politique comme Alain Minc conclut à « une vide idéologique sans égal depuis le Moyen-Age ». Il voit s'approcher « le degré zéro de l'idéologie » et il estime que « le désastre atteint le mythe même d'une espérance collective »⁽³⁾. Dans un numéro récent de la *Gazette du GBU*, Frédéric de Coninck constatait : « On ne nous interroge plus sur notre vision du monde... on nous interroge sur l'espérance qui nous fait vivre au quotidien ».

II- Critique de l'espérance chrétienne

Le naufrage des grandes interprétations n'entraîne-t-il pas nécessairement la ruine de l'espérance chrétienne, une idéologie, ou mieux une utopie parmi d'autres ? Elle souffre moins de la débâcle dans la mesure où elle n'occupait plus depuis longtemps le devant de la scène. Pour elle, il est plus juste de parler de critiques déjà anciennes auxquelles le scepticisme ambiant donne un mordant supplémentaire. A l'époque néotestamentaire les chrétiens se trouvaient déjà sur la défensive : « Soyez toujours prêts à vous défendre devant quiconque vous demande compte de votre espérance » (1 P 3.15). Cette apologie s'imposait éventuellement devant un tribunal ; parfois simplement comme réponse aux questions sincères ou sournoises des païens. Il est utile, dans la perspective du témoignage chrétien dans le monde, d'évoquer certaines des critiques qu'on dirige aujourd'hui vers les porteurs de l'espérance chrétienne. Trois d'entre elles méritent une attention particulière.

1. Une utopie naïve et démobilisatrice

Dans ce reproche le terme d'utopie a une connotation négative. L'utopie c'est ce monde imaginaire, radicalement différent du monde réel qu'on se crée pour en recevoir des satisfactions intellectuelles et affectives, par une sorte de compensation pour les déceptions de la vie présente. C'est un monde fermé de perfection qui n'a pas de lieu : *ou topos !* Depuis Thomas More, au 16^e siècle, les constructions imaginaires, appelées utopies, parfois consciemment délirantes et satiriques, parfois conçues comme des sortes de programmes à long terme, n'ont pas manqué.

Surtout après le siècle des lumières l'espérance chrétienne a été volontiers rangée dans cette catégorie. La critique marxiste de la religion en général, vue comme projection imaginaire compensatrice par les opprimés (disposition encouragée par les puissants pour maintenir leur domination), l'a atteinte de plein fouet.

Mais, s'il est vrai que pour certains la mentalité utopienne relève avant tout de la psychopathologie et d'un besoin d'évasion consolatrice, il faut aussi prendre acte d'une réaction qui valorise l'utopie. Le sociologue Henri Desroches la juge « féconde »⁽⁴⁾. Il est disposé à relayer l'affirmation osée du philosophe marxiste Ernst Bloch : « Être homme, cela veut dire en réalité : avoir de l'utopie »⁽⁵⁾. Ses défenseurs soulignent que l'utopie non seulement met en évidence les carences et les injustices de notre monde, mais aussi en décèle les potentialités pour un avenir meilleur ; ainsi est balisée une voie de progrès. Au titre d'utopie l'espérance chrétienne n'est donc pas nécessairement disqualifiée au départ. On pourrait même dire que l'absence d'utopie élevée est un véritable drame pour nos contemporains. Une revue constatait récemment à propos de la Russie : « Les Russes, privés de religion pendant de longues années, sont à la recherche de nouvelles valeurs. D'où une vague de mysticisme et la prolifération des sectes ».

Mais, dira-t-on, l'utopie chrétienne, si l'on accepte de la caractériser ainsi, souffre de deux handicaps majeurs pour l'esprit moderne : une formulation d'une désarmante naïveté et une référence massive à une transcendance.

C'est vrai : mettre, sans autre, l'Apocalypse de Jean entre les mains de nos amis, c'est assurément susciter chez la plupart un effarement, voire une répulsion. Que faire de ces visions grandiloquentes, de ces jugements effrayants, de ce discours chiffré ? Indubitablement, il y a un problème de langage. L'espérance biblique s'exprime fréquemment dans un certain type de langage auquel on a donné le nom d'apocalyptique et qui revêt l'apparence d'une parole codée, avec ses symboles et ses nombres. Comment enlever à notre message cet aspect de propos ésotérique ? A la réflexion, la situation n'est pas si désespérée qu'on pourrait le croire. Les promesses pour l'avenir s'inscrivent dans le Nouveau Testament dans trois registres majeurs⁽⁶⁾. Le premier, le plus accessible et qu'il convient donc de privilégier, est celui de l'**analogique relationnel**, c'est-à-dire le description des privilèges futurs comme des relations de personne à personne, selon l'analogie des relations humaines actuelles, mais sublimées, parvenues à un niveau de plénitude. Ainsi l'attente de l'apôtre Paul, après sa mort, est d'« être **avec Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur** » (Ph 1.23). En 1 Th 4.17 l'achèvement est décrit comme une rencontre inaugurant cet immense bonheur : « **Nous serons toujours avec le Seigneur** » : c'est la perspective d'une intimité bouleversante, d'un échange comparable avec celui que nous avons maintenant avec nos plus proches ! Les relations interpersonnelles sont diverses : cela autorise une variété de présentations. L'analogie familiale propose le rapport enfants-père, impliquant le droit à l'héritage (Rm 8.17 : « **Nous sommes enfants de Dieu. Enfants et donc héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, puisque, ayant part à ses souffrances, nous aurons part aussi à sa gloire** »). On connaît la place de l'image des fiançailles et du mariage comme annonce d'un amour parvenant à sa perfection. Les relations sociales sont également mises à profit : ainsi l'euphorie des banquets représentation de la joie du Royaume instauré. L'organisation des groupes humains, la cité, avec ses responsables, le roi, le juge, trouvent leurs correspondances dans le monde nouveau. Ainsi, l'espérance chrétienne, c'est l'ensemble des relations restaurées, épanouies, non par un effort de l'intelligence et de la bonne volonté humaines, mais par une intervention divine.

Un deuxième registre est celui du **typologique**. Les textes eschatologiques du Nouveau Testament utilisent abondamment des modèles, des types, pris dans l'histoire d'Israël et dans le message des prophètes. L'inculture religieuse de nos contemporains, en France du moins, fait que ce langage est devenu plus opaque, mais certaines de ces figures ont pénétré le discours ordinaire et

la littérature. C'est le cas de la geste de l'Exode, avec ses moments inoubliables, la libération de l'oppression égyptienne, la Pâque et le sang de l'agneau, l'eau et la manne dans le désert, l'accès au pays promis.

Le troisième registre constitue le principal obstacle. On l'appelle souvent le **mythique**, mais le terme suggère pour beaucoup l'irréalité. Faut de mieux, nous dirons simplement que c'est le langage **extra-ordinaire**. Il s'agit, en effet, de notions et de personnages qui n'ont plus de rapports avec notre expérience, avec nos facultés de perception. Ainsi en est-il de ces « lieux », le ciel, l'abîme ou l'enfer, de ces êtres surhumains qui s'affrontent, agents du bien ou de mal, anges et démons. Certaines valeurs symboliques sont repérables, mais demeurent des éléments qui restent hors de notre portée. En fait, on bute ici sur le second obstacle que nous avons évoqué, celui de la transcendance. Pour quiconque refuse obstinément toute réalité autre que ce qui révèle de notre expérience, l'espérance chrétienne demeurera un monde fermé. Mais à partir du moment où l'on accepte l'existence d'un au-delà et d'un Dieu personnel et actif, son intervention souveraine ultime en vue d'une nouvelle création ne heurte plus. La question qu'on peut se poser ici est la suivante : l'homme peut-il faire l'économie de la transcendance ? Dans un liminaire à un numéro spécial sur l'espérance chrétienne on peut lire : « On pensait, il y a cinquante ans, que le positivisme avait détrôné la métaphysique. La voici qui reparait dans chaque foyer. Car comment répondre aux grandes angoisses du siècle sans une certaine idée de la condition de l'homme, de sa place dans l'univers, de son origine et de sa destinée ? »⁽⁷⁾ et un peu plus loin : « Pour que le monde reflète quelque clarté, il faut qu'il ne se referme pas sur lui-même ». Georgette Vignaux, dans la même revue, déclare : « Le dualisme Créateur-créature, éternité-temps, constitue l'essence autant que le paradoxe du christianisme ; bien loin d'être le signe d'une pensée puérile ou périmée, lui seul permet de vivre une 'histoire significative', c'est-à-dire donner un sens à l'existence humaine »⁽⁸⁾. L'éthicienne France Quéré exprime son accord : « Il est temps d'oser reparler de la transcendance, c'est-à-dire poser la question ultime du bonheur » et elle commente ; « Seul un dieu donne sens à la vie »⁽⁹⁾. On cite cette parole de Paul Tillich : « L'homme dépasse l'homme, et le plus court chemin de l'homme à l'homme consiste à passer par Dieu, l'Autre radical ». L'auteur évangélique bien connu, John Stott, dans un article paru en 1988⁽¹⁰⁾, voit dans la quête de la transcendance une des aspirations majeures, souvent peu conscientes, des modernes. Il décrit ainsi cette quête d'une Réalité autre, ultime, cette « recherche tâtonnante » de la Méditation Transcendantale et d'autres formes du mysticisme oriental, au moyen de la sexualité, que Malcolm Muggerridge appelle « le mysticisme du matérialiste », au moyen de la musique et des autres arts, au moyen de la drogue suscitant un état de conscience supérieur, au moyen de sectes religieuses récentes et d'expériences occultes risquées ; au moyen des fantasmes de la science-fiction ».

Ne faisons donc pas de complexe. Osons parler de notre Dieu et de ce futur qu'il maîtrise et auquel il veut nous associer. Ne grossissons pas démesurément le problème du langage. Une première façon de résumer notre espérance pour la vie terrestre comme pour le monde à venir est de la personnaliser radicalement ; notre espérance, c'est le Christ, le Christ dont nous parle l'Évangile, celui que nous aimons déjà, qui a promis rester avec nous par son Esprit jusqu'à la fin du monde et que nous contemplerons enfin dans l'éclat d'une totale révélation. Si l'on veut être plus informatif, on peut donner un condensé des perspectives majeures offertes. Voici la proposition d'un théologien catholique, Bernard Sesboüé : « De quoi est fait ce monde réconcilié ? De vie en plénitude, de bonheur accompli, de justice rendue, de libération de tous les maux, de banquets festifs, de liturgie communautaire, de demeure commune, de communion d'amour avec Dieu exprimée par l'image nuptiale de l'épouse et « de l'époux ». « La signification anthropologique et théologique de ce langage, ajoute-t-il, est si évidente, à travers ses images mêmes, qu'il apparaît bien inutile de le traduire en concepts, sous peine de l'appauvrir. Par la multiplicité convergente de ses traits, tous empruntés à notre expérience du vrai, du bien et du beau, ils nous ouvrent une fenêtre sur l'irreprésentable »⁽¹¹⁾.

Utopie si l'on veut, utopie féconde, l'espérance chrétienne est encore une utopie singulière, une utopie réaliste. Contrairement à de purs produits de l'imaginaire et du désir, elle se relie à notre monde, elle a laissé des traces dans l'histoire : impossible d'éradiquer de l'histoire le destin d'Israël, premier porteur des promesses, le ministère de Jésus, la naissance de l'Eglise à partir de la conviction de la Résurrection du Seigneur et son étonnante longévité au cours des siècles dans la diversité des cultures. La vie des Eglises et des croyants individuels a été marquée de bien des faiblesses, parfois de trahisons, et pourtant tout observateur impartial ne pourra faire autrement que reconnaître les fruits certains, dans de multiples domaines, de la présence de la foi et de l'espérance, ces sœurs indissociables.

Je ferai seulement une brève mention des deux autres critiques majeures. Elles procèdent d'ailleurs en grande partie d'une compréhension erronée de la nature et l'espérance chrétienne.

2. Un spiritualisme individualiste et intéressé

Les chrétiens, insinue-t-on, ne pensent qu'au salut éternel de leur âme. Que les Eglises, à certaines époques et dans certains milieux, aient pu par leur discours et leurs attitudes laisser cette impression, c'est l'évidence. Le renvoi aux données bibliques permet de démontrer l'erreur et l'infidélité. Les chrétiens attendent, en fait, une rénovation radicale de la totalité de l'être, corps y compris, et le monde annoncé intéresse toute l'humanité : ce sera une nouvelle création où prévaudra la justice (2 P 3.13). On constate que dans le Nouveau Testament prédomine l'eschatologie générale, s'intéressant à la collectivité : c'est le cadre dans lequel s'inscrit l'eschatologie individuelle.

3. Un élitisme sectaire

Par cette accusation on fait grief d'annoncer un jugement sur la vie humaine qui sera sélectif, discriminatoire : il distingue les justes des méchants, les élus des réprouvés. Il est vrai que les chrétiens soucieux de fidélité biblique ne se permettent pas d'abandonner ce pan du message, le jugement et son débouché, salut ou perdition. Il y va de la justice de Dieu et de sa maîtrise sur le monde. Mais il faut au moins rappeler qu'il ne revient à aucune instance humaine d'opérer des tris et de tracer des limites définitives : c'est l'affaire du Dieu omniscient. Il importe encore de souligner que, à notre niveau, il ne s'agit pas de catégoriser fermées, à l'accès réservé. Les justes auxquels le Royaume est offert ne constituent pas une élite d'hommes intrinsèquement supérieurs et ayant accompli des exploits moraux et religieux ; ce sont des faibles et des pécheurs comme les autres, mais qui ont été assez humbles pour accueillir le pardon et la grâce offerts et que en vivent. Voilà les justes que Dieu agréé ! Chacun est ainsi placé devant sa responsabilité, car l'Evangile est une offre et non pas l'énoncé d'un verdict préalable.

III- Vivre de notre espérance

Avant même de défendre l'espérance, il faut en vivre. Que représente-t-elle pour nous ? En quoi fait-elle de nous des gens différents ? Je résumerai les perspectives ouvertes à ce sujet en relevant les images bibliques de l'espérance. Elles nous disent sa portée pour la vie présente comme pour celle qui est à venir.

L'espérance a, pour le croyant, une valeur de **protection**. « *Equipez-vous du casque de l'espérance du salut* » (1 Th 5.8). Le casque couvre des centres vitaux. Une foi qui n'aurait plus une forte dimension d'espérance serait en grave danger. Une espérance forte abrite de menaces

mortelles, telles que le désespoir devant les épreuves et les déceptions de l'existence, telles que la tentation de la mort. Elle protège des espoirs excessifs et illusoire qui laissent après coup vides et désemparés, des propagandes subtiles et mensongères.

L'image de l'**anc**re évoque la **stabilité**, une stabilité sans immobilité : « *L'espérance proposée est pour vous une ancre de l'âme, bien fermement fixée* » (He 6.19). Un point fixe est désormais disponible : ce ciel où le Christ se tient dans la présence de Dieu, au-delà du voile. L'auteur de l'épître n'a pas inventé l'image. La morale philosophique de l'hellénisme s'était déjà intéressée à cet objet fort modeste, mais combien utile, une ancre ! Les penseurs païens avaient souci de la stabilité intérieure du sage et, bien naturellement, il redoutaient aussi les tempêtes extérieures. Un auteur décrit ainsi une situation désespérée : « C'en est fait de nous, Chariclée. Toutes les amarres, comme on dit, sont coupées, toute ancre d'espérance définitivement arrachée »⁽¹²⁾. On recherche généralement la solidité dans la vertu. Pythagore s'écrie : « Quelles sont les ancres puissantes ? La prudence, la magnanimité, la force. Celles-ci, aucune tempête ne les ébranle »⁽¹³⁾. Une inquiétude demeure cependant, qu'exprime bien Epictète : Un navire n'est pas en sûreté avec seule espérance »⁽¹⁴⁾ (En Actes 27, on mouille quatre ancres dans l'espoir de sauver le navire sur lequel se trouve Paul comme prisonnier !). L'épître aux Hébreux s'inscrit en faux : une seule espérance suffit, mais elle ne peut venir de ce monde. Comme l'ancre qu'on ne voit plus quand on l'utilise, l'espérance chrétienne n'introduit rien d'extérieurement spectaculaire dans l'existence chrétienne, mais c'est une force cachée qui assure une fermeté et une continuité. Il n'est pas encore suffisant, pour l'efficacité d'une ancre, que le fond marin soit résistant, il faut encore qu'une main solide relie navire et ancre. Pour le croyant, on peut parler d'une double chaîne. D'un côté ce qui monte vers le Christ-ancre, l'élan de foi que recommande la même épître aux Hébreux (6.11) : « *Montrer de l'ardeur à porter l'espérance à son épanouissement jusqu'à la fin* », de l'autre, ce qui vient du Christ vers nous, de loin le plus fort, sa sollicitude, son secours opportun, son Esprit.

L'espérance est encore synonyme de **liberté**, en particulier de liberté de mouvement, comme le montre l'image de la **porte**. « *Je ferai de la vallée d'Akor une porte d'espérance* » (Osée 2.17) promet le Seigneur. Dans la vallée d'Akor, la vallée de la défaite, de la honte compromettant l'accès au pays promis (Jos 7), ouvrir une porte d'espérance ! Dieu est celui qui se plaît à briser les « portes d'airain » (Ps 107.16) et qui, dans l'Apocalypse ouvre définitivement les portes (Ap 3.8 et 4.1). Dans la Nouvelle Jérusalem il y a 12 portes qui ne se ferment pas (Ap 21.25) ! L'espérance est accès au Royaume, à la présence de Dieu. Elle est la porte qui nous libère de nos prisons intérieures, de nos blocages, qui nous permet de sortir de nous-mêmes pour aller vers Dieu et vers les autres. C'est la porte qui nous rend aptes à dépasser les limites du visible, du contingent, pour envisager notre destinée dans toute son ampleur.

Elle est encore une **valeur d'abondance anticipée**. Deux illustrations concourent dans cette présentation de la vie chrétienne comme un bonheur à la fois promis et partiellement accordé : celle du **cultivateur** et celle du **fil** **héritier**. La notion d'anticipation doit être comprise ici dans un sens particulier : non pas comme une jouissance plénière avant l'heure, mais comme une jouissance partielle, quoique bien réelle, dans l'attente d'un bénéfice illimité. Le cultivateur est présenté par l'épître de Jacques comme l'homme de l'attente confiante du « *précieux fruit de la terre* » (Ja 5.7). De même, le fidèle est exhorté à la patience jusqu'à la venue du Seigneur. La récolte apparaîtra seulement après l'hiver et les pluies indispensables. Le cultivateur palestinien avant le temps de la moisson n'est pas pour autant un démuné, un pauvre à la charge de ses semblables. Sans doute lui reste-t-il quelque provision de la récolte précédente. Surtout, la perspective de la récolte future non seulement bannit le désespoir et le découragement, mais lui permet, si nécessaire, d'emprunter quelque peu. Sa situation est largement transformée par son statut de bénéficiaire potentiel d'une abondance future.

Le fils héritier possède le même privilège : « *Nous sommes enfants de Dieu, écrit Paul, et donc héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, puisque, ayant part à ses souffrances, nous aurons par aussi à sa gloire* » (Rm 8.17). L'héritier, riche seulement en puissance tant que le père vit, se distingue des autres par sa vie large de fils de famille. Une vue correcte de la nature de l'espérance chrétienne avec une première étape, terrestre, où les arrhes seules sont accordées, pour reprendre une autre expression de Paul, où le bonheur, les luttes et les souffrances sont étroitement imbriquées, puis une seconde étape de plénitude sans ombre, est essentielle à l'équilibre et à la santé de la piété. Le Nouveau Testament avertissait déjà de deux tentations antithétiques. D'un côté la lassitude devant la non réalisation présente des promesses dans leur totalité, conduisant au laisser-aller, à la recherche des pauvres satisfactions du temps présent, comme ce serviteur qui trouve que son maître tarde à venir et qui se met à rudoyer ses compagnons et à vivre dans la débauche (Mt 24.45-51). De l'autre côté, l'impatience eschatologique qui exige l'obtention immédiate de tous les avantages, plénitude de joie triomphante par l'Esprit, guérison totale des corps, prospérité assurée, vie spirituelle située à un haut niveau de satisfaction. Paul, dans la première épître aux Corinthiens, a été aux prises avec cette tentation qu'on qualifie parfois d'illuministe. Il reproche à ces « enthousiastes » de vouloir régner avant l'heure (1 Co 4.8).

Ces images suggèrent tout ce que l'espérance chrétienne apporte dès maintenant. Il est juste de souligner aussi combien elle **engage**. Il suffit d'évoquer pour cela les grandes **paraboles de l'attente**. Elles insistent toutes sur la nécessité d'une vigilance active : le serviteur fidèle doit assumer sa responsabilité à l'égard des autres serviteurs dans la perspective du retour de son Maître (Mt 24.45-48), les vierges sages s'affairent pour constituer une provision d'huile (Mt 25.1-13), le bon serviteur fait fructifier ses cinq talents avec dynamisme (Mt 25.13-30). Le regard tourné vers le Seigneur qui vient ne supprime pas, mais fonde l'urgence du service et de la mission. Un amour vrai pour nos semblables, le souci d'un bon témoignage, tout comme l'obéissance aux exhortations bibliques, nous contraindront à ne pas nous désintéresser du sort des hommes, de ceux qui souffrent, et donc des problèmes sociaux et politiques. « Le monde nouveau qu'on espère, ne le renie-t-on pas si l'on vit comme s'il n'était pas là ? », remarque Georges Crespy⁽¹⁵⁾. On ne peut en effet se contenter de belles phrases ; il faut démontrer que l'espérance nous travaille, individuellement et en tant que communauté. Le théologien de l'espérance Jürgen Moltmann est net : « Qui espère en Christ ne peut plus s'accommoder de la réalité donnée ; il commence à en souffrir, à la contredire »⁽¹⁶⁾. Suivra l'engagement, car le chrétien ne peut qu'agir qu'en fonction de ce qui sera et de ce qu'il sera lui-même un jour. Il est frappant que la Première épître de Pierre, épître par excellence de l'espérance vivante, exhorte longuement aux bonnes oeuvres et aux relations justes dans toutes les structures de la société païenne. Le chrétien qui attend la venue du Royaume n'est pas dispensé de l'espoir et du souci d'une vie sociale paisible et digne. Il est même invité à intercéder pour les autorités civiles dans ce but (1 Tm 2.1-2).

Conclusion

Je conclurai par trois suggestions relatives à notre témoignage aujourd'hui, puis par un mot d'encouragement.

La première proposition : éviter de mépriser les espérances simplement humaines dans la pensée de valoriser ainsi notre grande espérance. Un esprit critique et constamment négatif indispose le non-croyant et alimente l'accusation de refus du monde⁽¹⁷⁾. Il est possible de montrer les limites des espoirs, même les plus légitimes, et le caractère unique de l'espérance chrétienne, sans pour autant dénigrer ce qui correspond souvent à des aspirations authentiques et à des efforts

louables. Il sera plus juste et profitable de s'associer aux entreprises qui visent une amélioration réelle, voire de les provoquer, sans perdre la conscience de leurs limites.

La deuxième vise le ton de notre message. Ne laissera-t-il pas l'impression d'un discours peu attrayant, plutôt sombre, si nous parlons toujours et uniquement de salut, ce qui risque d'être interprété comme une simple opération de sauvetage, c'est-à-dire comme un moyen d'échapper à une menace, de régler un contentieux, de recouvrir un passé. Cela n'apparaît pas très positif et mobilisant. Certes l'Évangile est aussi cela, un pardon, une délivrance, il faut le dire, mais il est beaucoup plus. Il est tourné vers le futur, il est riche en promesses, il annonce une vie nouvelle et un monde nouveau. Les premiers apôtres se sont voulu témoins de la résurrection du Crucifié, l'événement qui ouvre l'avenir ! Appuyés sur un passé réparé, sur une réconciliation, proclamons à notre tour notre optimisme fondé sur l'amour et la puissance de Dieu !

La troisième proposition est une invitation à distinguer, sans les séparer naturellement, l'espérance du Royaume de Dieu de la réalité concrète des Églises chrétiennes, dont l'histoire est incertaine, avec de grandes zones d'ombre et d'admirables clartés, et la réputation discutée. On n'appelle pas à mettre son espoir dans l'institution ecclésiastique, mais dans son Seigneur. Il ne faut pas confondre l'objet de l'espérance et son porteur.

Un dernier mot, un encouragement pour ceux qui se surprennent à hésiter devant l'ampleur et la radicalité des perspectives ouvertes. Rien dans le monde tel que nous le connaissons, nous arrive-t-il de penser, ne fonde vraiment une telle espérance. Au contraire, la mort triomphe partout ! Et pourtant l'espérance chrétienne perdure, depuis 2000 ans. Elle est d'abord grâce, don de Dieu que l'Esprit Saint renouvelle. Elle passe aussi pour nous par une victoire sur le doute, une sorte de miracle, magnifiquement exprimé par Paul déclarant à propos d'Abraham « espérant contre toute espérance ». Contre toute espérance raisonnable d'avoir un fils à un âge avancé, le patriarche s'est accroché à la promesse de « celui qui fait vivre les morts et appelle à l'existence ce qui n'est pas » (Rm 4.17). Telle est la victoire de la foi et de l'espérance. Il a parfois lutté avec le doute, mais s'en tenir résolument à Dieu et à sa Parole est le secret de cette victoire qui permet de retrouver une attente paisible. Comment ne pas citer ici le texte si connu de Charles Péguy :

Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne.

Moi-même ;

Ça, c'est étonnant.

Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux ;

Qu'il voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin.

Ça, c'est étonnant et c'est la plus grande merveille de notre grâce. Et j'en suis étonné moi-même.

Il faut que ma grâce soit une force incroyable, et qu'elle coule d'une source et comme un fleuve inépuisable.

Quelle ne faut-il pas que soit ma grâce et la force de ma grâce pour que cette petite espérance,
vacillante au souffle du péché,

tremblante à tous les vents,

anxieuse au moindre souffle,

soit aussi invariable, se tienne aussi fidèle, aussi droite, aussi pure et invincible et immortelle et impossible à éteindre que cette petite flamme du sanctuaire...

« L'espérance (la vraie !) ne trompe pas » affirme Paul (Rm 5.5).

Notes:

- (1) Cet article reprend le texte d'une conférence prononcée lors du Congrès des Groupes Bibliques Universitaires, à Athis-Mons, le 16 avril 1994.
- (2) Sénèque, *Lettre à Lucilius* CV 5 : « *spem metus sequitur* ».
- (3) Alain Minc, *Le nouveau Moyen-Age* (Gallimard, 1993), pp. 205-206.
- (4) Henri Desroches, « Utopie », *Encyclopaedia Universalis* 16 (1973), pp. 557ss. Cf. également P. Efeyt *Apocalypses et théologies de l'espérance* (Paris : Cerf, 1977), pp. 445ss.
- (5) Cité par P. Efeyt, *op. cit.*, p. 446.
- (6) Dans son livre *Le Monde à venir* (Paris : Le Centurion, 1974), pp. 91ss., Pierre Grelot propose de distinguer quatre registres du langage biblique, l'analogique, le figuratif, le mythique, l'existenciel.
- (7) *Espérance chrétienne et avenir humain* (Paris : Les Quatre Fleuves 2, Seuil), p. 7.
- (8) Georgette Vignaux, « Lutte des classes et pensée chrétienne », *Espérance chrétienne et avenir humain*, pp. 55-56.
- (9) France Quéré, *Etudes Théologiques et Religieuses* 51/1 (1976), p. 11. Cf. G. Crespy, *Etudes Théologiques et Religieuses* 52/1 (1977), « L'Eglise, espérance des hommes », p. 64 : « L'écoulement des temps n'aurait pas de sens si ne paraissait quelque part, aussi fugace qu'on le voudra, la certitude et la réalité de cet autre temps : l'éternité ».
- (10) John Stott, *Bibliotheca Sacra*, vol. 145, n° 578 (avril-juin, 1988), pp. 124ss.
- (11) Bernard Sesboüé, « Le retour du Christ dans l'économie de la foi chrétienne », dans l'ouvrage collectif *Le Retour du Christ* (Publications Universitaires Saint Louis), p. 163.
- (12) Héliodore, *Ethiopiennes* IV 19,9, cité par C. Spicq, *Epître aux Hébreux* II, Gabalda (1953), p. 164.
- (13) Pythagore, d'après Stobée. Cité par C. Spicq, *op. cit.*, p. 164.
- (14) Epictète, *Fragments* 30.
- (15) Georges Crespy, « L'Eglise, espérance des hommes... », *Etudes Théologiques et religieuses* 52/1 (1977), p. 45.
- (16) Jürgen Moltmann, *Théologie de l'espérance* (Cerf-Mame, 1970), p. 18.
- (17) René Laurentin met en garde contre « un blocage sur l'absolu » qui écrase l'espérance humaine : *Nouvelles Dimensions de l'Espérance* (Paris : Cerf, 1972), p. 59.